

POURQUOI NOUS AVONS BESOIN D'UN AUTEUR (SUR LA « TEXTANALYSE » DE JEAN BELLEMIN-NOËL)

Franc SCHUEREWEGEN
Universités d'Anvers et de Nimègue

Chaque jour j'attache plus de prix à l'intelligence.
(anonyme)

Balzac pense. C'est évident.
(Georges Jacques)

« *Psychanalyse littéraire – critique thématique – métaphores obsédantes*, etc. Que dire à ces gens, qui, croyant posséder une clef, n'ont de cesse qu'ils aient disposé votre œuvre en forme de serrure ? »¹ Julien Gracq est sévère certes et on a d'abord envie de le contredire. La « psychanalyse littéraire » n'est pas une « critique thématique » et ne se réduit pas non plus à une recherche enthousiaste, à la manière de Charles Mauron, de « métaphores obsédantes ». Mais sur le fond, et en ce qui me concerne, l'auteur de *Lettrines* a raison. « Fabricants de serrures », nous le sommes tous, peu ou prou, quand nous nous mettons dans la peau du « commentateur de textes ». Que la méthode choisie soit freudienne ou autre, peu importe par ailleurs. Un bon lecteur est un réducteur, sa tâche est de ramener de l'inconnu à du connu. Nous aurions tort à mon sens de ne pas vouloir l'admettre.

Mais j'en ai trop dit déjà, et il importe ici de présenter les choses dans l'ordre.

Voici le premier temps de la démarche. Une « psychanalyse du texte » n'est ni une psychobiographie, à la Marie Bonaparte, ni une psychocritique, à la Charles Mauron. L'entreprise analytique, dès lors qu'elle choisit de focaliser sur le texte, c'est-à-dire dès lors qu'elle devient « textanalyse », a à rendre

¹ Julien GRACQ, *Lettrines*, dans *Œuvres complètes*, édition établie par Bernhild BOIE, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1995, t. II, p. 161. Sur ce passage, lire les commentaires de Philippe BERTHIER, *Julien Gracq critique. D'un certain usage de la littérature*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1990, p. 36 : « Ce qui spécifie la critique littéraire de notre temps, c'est — jamais avouée mais toujours et partout agissante — une sorte de morgue sur elle-même et dominatrice du critique par rapport à l'écrivain ».

compte d'un « procès », d'un « parcours »². Pour cela, il importe d'éviter certain vocabulaire qui associerait automatiquement la démarche critique à une cryptographie. En clair : il faut éviter les images de la « clef » et de la « serrure » qui, dans les circonstances données, ne mènent pas bien loin :

« Clef » laisse supputer qu'on fabrique la serrure adéquate. « Grille », dans un autre registre métaphorique, entraîne du côté des mots croisés, quadrillage géométrique à opacités préparées et termes accrochés à leur définition malgré l'astuce. Clef et grille conduisent également dans le territoire des cryptographies simplistes (fussent-elles compliquées) chères aux services du Chiffre³.

À la place du mot « clef », on nous conseille ici d'utiliser « claie », c'est-à-dire « treillis souple, à la fois crible, à travers lequel tamiser le texte, et clayon, où s'égouttent les matières molles ». Jean Bellemin-Noël ajoute : « Dans les deux cas s'opère un travail de filtrage : écoute qui filtre, regards filtrants, discours filtrés pour ne pas éblouir... »⁴. Tout cela est bien séduisant certes et semble aussi une réponse à Julien Gracq. Et pourtant, qu'on me permette de le dire, je ne suis pas vraiment convaincu. Je remarque en effet que dans un livre précédent, *Psychanalyse et littérature*, paru un an avant *Vers l'inconscient du texte*, le même auteur semblait encore avoir pleine confiance en l'imagerie de la « clef » et de la « serrure » ainsi qu'en ses vertus heuristiques. Quelque chose comme une volte-face semble donc avoir eu lieu mais qui n'en est peut-être pas une. Nous aurons également à nous interroger sur cet aspect de la question.

Je cite le texte de 1978 : « Lire avec le lorgnon de Freud, c'est lire dans une œuvre littéraire, comme activité d'un être humain et comme résultat de cette activité, *ce qu'elle dit sans le révéler parce qu'elle l'ignore* »⁵. Plus loin : « Le texte est sans le savoir ni le vouloir un cryptogramme qui peut, qui doit être déchiffré »⁶. Cryptogramme. Déchiffrer. Les mots incriminés sont bien là. Si Julien Gracq avait été dans les parages, on imagine sans peine quel eût été son commentaire. Ces métaphores sont dangereuses car elles associent la lecture analytique à un jeu de lettres ou de mots croisés.

Je cite, toujours dans le « Que sais-je ? » de 1978, un autre passage qui appartient à la même série :

² Voir entre autres Jean BELLEMIN-NOËL, *Vers l'inconscient du texte*, Paris, P.U.F. (« Écriture »), 1979, p. 200. Sur Jean Bellemin-Noël et sa méthode, voir aussi Michel COLLOT, « La textanalyse de Jean Bellemin-Noël », dans *Littérature*, n° 58, 1985, p. 75 et suiv. Je suis d'accord pour l'essentiel avec les arguments de Michel Collot.

³ Jean BELLEMIN-NOËL, *Vers l'inconscient du texte*, op. cit., p. 201.

⁴ *Id.*

⁵ Jean BELLEMIN-NOËL, *Psychanalyse et littérature*, Paris, P.U.F. (« Que sais-je ? »), 1978, p. 16.

⁶ *Ibid.*, p. 17.

Il est vrai (il est regrettable) que certains amateurs voient avant tout dans la psychanalyse un répertoire de symboles : tout objet cylindrique leur apparaît pénis (sinon phallus !), tout objet creux sein maternel, et d'hésiter devant un chapeau mou dont l'ambivalence affole !⁷

Jean Bellemin-Noël cherche ici à mettre les rieurs de son côté et y parvient d'ailleurs très bien. Le père de la textanalyse a le sens de l'humour et ce n'est pas la moindre de ses qualités. Il n'empêche que tout en m'esclaffant je demeure sceptique. Je me demande en effet s'il peut suffire d'une simple mise en garde, d'ailleurs un peu manichéenne — évitez les « mauvais » psychanalystes, adressez-vous aux « bons » —, pour sortir de nos difficultés. J'ai envie d'objecter que le « répertoire de symboles » dont on se moque ici malgré tout *existe* et que, dès lors que l'on se propose de « lire avec le lorgnon de Freud », il est difficile de *ne pas* y référer. Les « mauvais » psychanalystes sont certes une race exécrationnelle, et Jean Bellemin-Noël a raison de se méfier d'eux. Mais est-ce vraiment une erreur de méthode que nous devons leur reprocher ou faudrait-il plutôt défendre l'idée que leur tort consiste à appliquer sans discernement, et un peu mécaniquement, une stratégie de lecture que nous retrouvons aussi chez les « bons » psychanalystes... mais qui s'y prennent de manière plus habile et que nous pouvons donc moins facilement attaquer ?

Je crois que nous touchons ici à quelque chose de crucial.

La « textanalyse » est née, explique Jean Bellemin-Noël, d'une analogie qui est postulée entre, d'une part, la *talking cure* freudienne, pratique clinique et thérapeutique, et dont je rappelle aussi qu'elle est une invention de médecin, et, d'autre part, l'analyse littéraire, dont la visée est de commenter et d'expliquer des textes. Jean Bellemin-Noël nous met en garde dans *Psychanalyse et littérature* de ne pas réduire l'outil analytique à un « répertoire de symboles ». Mais peut-être est-ce plus vite dit que fait. C'est que le thérapeute et le médecin acceptent bien, me semble-t-il, de s'appuyer sur une sorte de « répertoire » dans leur pratique clinique. J'accorde que le mot de « répertoire » est peut-être mal choisi ici et qu'il faudrait chercher un autre terme : *encyclopédie, tableau, code international des maladies* ? En tout cas et pour en arriver à l'essentiel : l'exercice de l'activité médicale me semble difficilement concevable sans que le médecin ait recours à un inventaire de ce genre où sont répertoriées les pathologies les plus fréquentes et, donc, les mieux connues. C'est là qu'il ira chercher « la maladie qui convient » : *c'est bien cela que vous avez, cher monsieur (ou chère madame), la preuve, votre maladie est sur ma liste (si elle n'y était pas, ce serait une maladie inconnue et je ne parviendrais peut-être pas à vous guérir)*. Or le psychanalyste littéraire fait grosso modo la même chose mais se heurte au constat que l'analogie dont il est parti est boiteuse et qu'il faut donc l'abandonner. Un

⁷ *Ibid.*, p. 109.

texte n'est pas un être humain et il est difficile de l'imaginer « malade ». Pourtant, tout se passe comme si le pratiquant d'une « textanalyse » était malgré tout obligé d'en passer par l'hypothèse de la « maladie » du texte. Celui-ci, en effet, n'est jamais « bien portant » ; disons plus exactement et dans un langage moins métaphorique qu'il n'est jamais *sans secret* : le texte est toujours détenteur d'un secret même s'il ne sait pas lui-même quel est son secret. Or il ne sert malheureusement à rien ici, si l'on veut connaître ce secret, de s'adresser à l'auteur qui ne pourra pas non plus nous renseigner en cette matière. « Celui qui écrit ne maîtrise pas entièrement le sens de ses énoncés »⁸, affirme Jean Bellemin-Noël, qui est à mon sens un commentaire de clinicien. Mais d'autre part le même critique nous exhorte à ne pas « traiter les œuvres comme s'il s'agissait de véritables personnes vivantes »⁹ et à « ne pas médicaliser le discours critique »¹⁰. La question est donc de savoir si on peut éviter l'analogie médicale. Je crois que ce n'est pas vraiment possible ou, plutôt, que le fondateur de la méthode textanalytique est ici pris dans un cercle vicieux. L'analogie clinique est nécessaire mais aussi : néfaste. Le problème méthodologique auquel nous nous heurtons est d'abord là. Un texte est un texte parce qu'il me cache quelque chose, se dit le lecteur-analyste qui, de ce point de vue, raisonne comme le médecin : le patient est patient parce qu'il est malade ; s'il était en bonne santé, il ne serait pas venu me voir. En d'autres mots encore : un texte simplement « transparent », un texte sans secret, sans non-dit, *lisible*, sans plus, semble être un objet proprement inimaginable pour le textanalyste ; d'ailleurs, s'il pouvait l'imaginer, cet objet perdrait immédiatement à ses yeux ses qualités « littéraires ». La « littérarité » du texte a en effet à voir avec le secret dont on soupçonne la présence ; le texte est « littéraire » à cause de son secret. Or puisque ce n'est pas non plus une bonne idée d'aller frapper à la porte de l'auteur, car ce n'est pas à lui que l'on s'intéresse mais à son inconscient, ou au « travail inconscient du texte » — je reviendrai à cette nuance —, on retrouve dès lors et comme inévitablement la question du « répertoire ». L'analyste *sait* qu'il y a un secret, il *sait* aussi lequel. Il faut dès lors se demander d'où lui vient ce savoir. J'ose ici répondre que son savoir lui vient du *dehors*, d'un corps doctrinal sur lequel il s'appuie et qui a pour nom : les œuvres complètes de Sigmund Freud.

Dans les pages finales d'*Interlignes 3*, où l'on trouve un autre important développement méthodologique, Jean Bellemin-Noël affirme que le mode de lecture qu'il défend est celui du « critique spécialisé ou du lecteur *très averti* de

⁸ Jean BELLEMIN-NOËL, *Plaisirs du vampire*, Paris, P.U.F. (« Écriture »), 2001, p. 188.

⁹ Jean BELLEMIN-NOËL, *Biographies du désir (Stendhal, Breton, Leiris)*, Paris, P.U.F. (« Écriture »), 1988, p. 129.

¹⁰ Jean BELLEMIN-NOËL, *Interlignes. Essais de textanalyse*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille (« Objet »), 1988, p. 21.

la psychanalyse »¹¹. J'attire l'attention sur la formule « très averti » suggérant que la validité d'une lecture en régime textanalytique ne dépend pas seulement de la finesse du lecteur, de son habileté, de son « sens du texte ». Il faut en outre, et tout d'abord peut-être, que le textanalyste ait lu Freud, et aussi : qu'il l'ait lu de façon studieuse et respectueuse, sachant qu'il y a pour lui, dans le corpus freudien, des choses à glaner. À défaut de l'auteur, que l'on a mis *knock-out*, ou dont on récuse l'*auctoritas*, on fait appel à une autorité d'un autre genre et qui demeure extérieure au processus interprétatif. Plus brutalement : Freud arrive, et les nœuds peuvent être tranchés¹².

Oui, je sais, le collègue et le très grand homme que j'oblige ici un peu malgré lui à être mon interlocuteur n'est pas un « doctrinaire » ; il n'aime pas l'autorité et il est, à n'en pas douter, absolument sincère quand il affirme que dans les choses qu'il écrit son but est d'« abandonner les allures du maître, “ sujet supposé savoir ”, et renoncer ainsi aux illusions du terrorisme »¹³. Il n'empêche que chaque fois qu'il est fait référence à Freud dans les livres de Jean Bellemin-Noël, on entre selon moi dans une logique autoritaire : *ce que je vous dis, lecteur, est vrai, car Freud l'a dit aussi...*

Ceci est pris dans « Textanalyse et psychanalyse », conférence prononcée à Montréal en 1986, où le conférencier s'amuse, avec tout le brio qu'on lui connaît, à se faire l'avocat du diable. Le propos est très amusant mais aussi comme, on va voir, un peu inquiétant. En tout cas, c'est ainsi que je le lis. Je rappelle le texte :

On connaît du reste, mais il n'est pas inutile de le rappeler, l'objection que l'on fait d'ordinaire en ce point du débat. Admettons que votre inconscient existe, qu'il parle dans les grands textes du passé, qu'il procure plaisir et richesses autant qu'ennui et désespoir ; [...] N'allez-vous pas voir seulement dans l'œuvre choisie ce qui répond d'un côté à votre attente théorique, de l'autre à votre histoire personnelle (même si vous êtes « psychanalysé » et que cela vous rende « normal ») ? Vous êtes tout prêt à rencontrer à chaque coup Papa-Maman-Bébé croisé avec Lolo-Caca-Zizi, — comme c'est fastidieux !¹⁴

Jean Bellemin-Noël est un homme habile et je lui sais gré de me faire rire si souvent et si sainement. Mais ce passage nous montre aussi qu'en analyste averti, il sait les risques qu'il court. Or les risques sont toujours les mêmes. Il s'agit d'éviter le recours au « répertoire » car si c'est un « répertoire » qui guide le lecteur, il est condamné à répéter sans cesse la même analyse, et rien de nouveau ne peut arriver. Comment peut-on contourner cet obstacle ?

¹¹ Jean BELLEMIN-NOËL, *Interlignes 3. Lectures textanalytiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (« Objet »), 1996, p. 205 (je souligne).

¹² C'est aussi plus ou moins la conclusion de Michel COLLOT, *op. cit.*, p. 83 : « Au pire la psychanalyse du texte devient la répétition rituelle du texte de la psychanalyse ».

¹³ Jean BELLEMIN-NOËL, *Vers l'inconscient du texte*, *op. cit.*, p. 192.

¹⁴ Jean BELLEMIN-NOËL, *Interlignes [...]*, *op. cit.*, p. 28.

Notre objet [écrit Jean Bellemin-Noël dans *Vers l'inconscient du texte*] n'est pas de dire, d'édicter ce qui se passe dans un ouvrage, mais de démonter des rouages, de montrer comment ça se passe. D'étudier un fonctionnement, un travail.

Il ajoute, qui atteste encore une fois son refus du « répertoire » :

Je ne me tiens pas quitte d'un « Œdipe inversé » ou d'une « structure obsessionnelle » trouvés dans un texte, je ne veux pas *savoir*, je veux *voir*, observer la façon dont cette poussée inconsciente produit (constitue et révèle) tel discours au(x) moment(s) où elle se produit (se fabrique et s'expose) en lui¹⁵.

Or c'est le même propos qu'on retrouve un peu plus tard dans la conférence de Montréal. La textanalyse n'est ni une pratique médicale, ni une métaphysique. Si Freud était médecin, ses disciples littéraires n'ont nullement besoin de l'être :

Mon premier souci n'est pas de « diagnostiquer », de repérer la présence (gratifiante ou dérangement) d'une formation inconsciente [...] Mon but est de suivre du doigt au fil des phrases et des pages les méandres ou les circonvolutions d'un procès, d'un développement en général cahoteux et chaotique¹⁶.

Mais voici la chose curieuse. Apparaît à ce moment du discours la remarque suivante et qui appartient au genre rhétorique de la *concessio*. S'il ne veut être « sujet supposé savoir », le critique psychanalytique, lisons-nous, a pourtant besoin de sa petite provision de certitudes, fût-ce pour des raisons simplement « pédagogiques ». J'avoue que je suis à ce moment un peu surpris. Il y a comme un renversement dans le propos. On tombe sur les lignes suivantes où je me suis permis de souligner les tournures les plus manifestement concessives et, donc, suspectes pour qui pense, comme moi, que la citation du répertoire ne peut être évitée et qu'elle est même, dans ce type de démarche, un des temps forts de l'analyse :

Il arrive toujours un moment, *bien sûr*, où *afin d'être pédagogue, afin de fixer les idées*, les miennes et, puisque critique, celles de mon public, *je me dois* de recourir à une désignation schématique dont l'expérience m'a enseigné qu'elle est *commode* ; *mais simplement commode, pas fondamentale*. L'essentiel est de saisir comment cela « se fait texte » ; comment cela s'est fait d'abord objet d'art, [...]. Une fois acquise à part moi telle « étiquette » pratique, je m'efforce d'explicitier ce qu'elle révèle, et quelque fois dévoile, d'un *travail inconscient dans le texte*¹⁷.

Je crois pouvoir affirmer que la seconde partie de notre passage, où apparaît la chose « fondamentale », contredit de manière flagrante la première. Il me semble en effet qu'on est ici encore confronté à deux options également indésirables et qu'il est dès lors difficile d'avancer. Si, d'une part, on ramène la dynamique

¹⁵ Jean BELLEMIN-NOËL, *Vers l'inconscient du texte*, op. cit., p. 200.

¹⁶ Jean BELLEMIN-NOËL, *Inerlignes [...]*, op. cit., p. 23.

¹⁷ *Id.* Je souligne sauf dans « travail inconscient dans le texte ».

textuelle, ce que Jean Bellemin-Noël appelle les « circonvolutions », les « méandres » du texte, à un « nom », à un « schéma », on passe à côté de la vérité du texte. Mais, d'autre part, si on ne le fait pas, il n'y a pas de vérité non plus. De deux choses l'une, ai-je alors envie d'ajouter : soit on accepte de donner un « nom » à la chose, on a recours au « schéma », au « répertoire », et le pédagogue est bien obligé de le faire, sinon il ne parvient à communiquer avec son public ; soit on refuse les noms mais la question est alors de savoir si on est encore à ce moment un critique « freudien » ? Je trouve que Jean Bellemin-Noël ne répond pas vraiment à ces questions. Je trouve aussi que le Bellemin-Noël « déconstructeur » entre ici d'une curieuse manière en conflit avec le Bellemin-Noël « doctrinaire » et pédagogue. En somme, je ne sais plus très bien à quel Bellemin-Noël me vouer.

J'en arrive ici à la question de l'auteur et au rôle qu'il convient de lui donner dans le cadre d'une lecture interprétative. Si nous avons un problème de méthode, très certainement, il vient de là. La textanalyse, cela ne doit plus être rappelé, trouve dans son refus de prendre l'auteur au sérieux, d'accepter son *auctoritas* et son « vouloir-dire », sa spécificité méthodologique. Jean Bellemin-Noël n'omet jamais de le préciser dans ses textes, et on sent chez lui la vocation d'un militant : « Pourquoi veut-on à toute force que du texte soit un homme et que l'homme soit dans le texte ? »¹⁸ ; « Il n'est pas vrai que ce qui rend compte de l'homme rende également compte de l'œuvre et qu'on puisse passer de l'une à l'autre comme naturellement »¹⁹ ; « Je ne suis pas touché, sollicité, encore moins mobilisé par la vie ni la personne des écrivains »²⁰ ; « Dans la triade auteur-texte-lecteur le premier n'a d'intérêt, voire de présence, que de façon marginale »²¹ ; « Mon intention, essentielle pour une pratique comme la mienne, est d'éviter qu'un lien nécessaire ne vienne ficeler le lecteur et l'auteur dans un rapport de fascination ou d'identification, qui s'effectuerait au détriment de la littéarité de l'ouvrage »²². Ou encore, quand a lieu le tournant « pragmatique », c'est-à-dire le passage de ce que Jean Bellemin-Noël appelle le paradigme

¹⁸ Jean BELLEMIN-NOËL, *Psychanalyse et littérature*, op. cit., p. 95.

¹⁹ *Ibid.*, p. 94.

²⁰ Jean BELLEMIN-NOËL, *Vers l'inconscient du texte*, op. cit., p. 6.

²¹ Jean BELLEMIN-NOËL, *La Psychanalyse du texte littéraire. Introduction aux lectures critiques inspirées de Freud*, Paris, Nathan Université, 1996, p. 77.

²² Jean BELLEMIN-NOËL, *Interlignes 3 [...]*, op. cit., p. 207. J'ajoute aussi, pour compléter la série, le commentaire élogieux et rigoureusement exact de Pierre Bayard : « Parmi tous les gestes qui ont scandé la vie de lecteur de Jean Bellemin-Noël, le plus notable est indiscutablement d'avoir débarrassé la critique freudienne de l'écrivain ». Voir Pierre BAYARD, « Préface », dans *Lire avec Freud. Pour Jean Bellemin-Noël*, Paris, P.U.F. (« Écriture »), 1988, p. 5.

« structuralo-textualiste »²³ à un modèle inspiré de la théorie des « actes du langage » : « Nous avons grand tort d'entendre la présence et l'action de l'énonciateur seul dans l'opération d'énonciation, nous méconnaissons la présence et l'action tout aussi importantes de l'*énonciataire* »²⁴ ; « Le sens d'un énoncé dépend d'une double polarité : de qui parle et de *qui écoute* (ou au moins entend). Celui qui reçoit un énoncé et se considère comme son destinataire doit pour l'interpréter se (re)mettre à la place du locuteur en tant que celui-ci a pré-interprété ses paroles en fonction de cette réception »²⁵.

Ce ne sont que quelques exemples parmi d'autres et on peut dire sans exagération que d'une certaine manière Jean Bellemin-Noël n'a cessé au cours des décennies précédentes d'enfoncer toujours le même clou. Cela était nécessaire dans l'intérêt de la discipline et il ne faut pas s'en offusquer. La mise à distance de l'auteur, son excommunication délibérée et stratégique est la clef de voûte du projet textanalytique. Il importait donc de ce point de vue de mettre les points sur les *i*. Mais on voit aussi quelles sont les conséquences de cette mise à distance sur le plan théorique et méthodologique : quand bien même il refuserait le rôle de « sujet supposé savoir », l'analyste, puisqu'il est analyste, *en sait forcément plus que l'analysant*. Celui-ci, en effet, n'a pas accès à sa propre vérité, qui doit nécessairement venir de la bouche ou de la plume de l'autre : « J'entends ce que tu me dis au-delà de ce que profère ta bouche »²⁶. L'ennemi, la bête noire, c'est l'auteur, ou l'« énonciateur », et il *faut* qu'il soit ennemi *et* bête noire pour que l'analyste puisse s'attaquer à lui dans son but avoué de systématiquement le contredire²⁷.

J'essaie d'exprimer la même idée d'une autre manière encore.

Les exégètes romantiques — et ceux qu'on peut appeler leurs héritiers et qui n'appartiennent pas tous au XIX^e siècle — croyaient dur comme fer en la figure d'un artiste « fou mais génial ». J'entends par la formule « un artiste fou mais génial » un personnage un peu particulier qu'on retrouve entre autres chez Balzac — Louis Lambert en serait un excellent exemple — et qui est toujours pourvu des deux caractéristiques suivantes :

1. comme il est « fou », le « fou génial » ne sait pas ce qu'il dit, car les « fous » ne savent pas ce qu'ils disent et ont besoin pour cela d'un interprète ou d'un thérapeute ;

²³ Jean BELLEMIN-NOËL, *Plaisirs du vampire*, *op. cit.*, p. 16.

²⁴ Jean BELLEMIN-NOËL, « La pragmatique au service de l'écoute », dans *Interlignes [...]*, *op. cit.*, p. 211.

²⁵ *Ibid.*, p. 209.

²⁶ *Ibid.*, p. 29.

²⁷ Dans l'exemple qu'il donne, Jean Bellemin-Noël écrit d'ailleurs significativement que l'analyste (puisque'il est analyste) a compris la vérité « plus tôt que moi, par expérience » (*ibid.*, p. 217).

2. comme il est en même temps « génial », ce que dit notre « fou » est pourtant pleinement sensé et porte la marque de son « génie ».

Le fou, donc, est créateur d'une œuvre qui est précieuse, malgré — et sans doute un peu à cause de — la « folie » de l'auteur. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails du portrait. On a compris de quoi il s'agit. Or il me semble que la figure du « fou génial », figure que nous avons héritée du romantisme mais qui rôde encore dans les couloirs de la critique vingtiémiste et « moderniste », est toujours présente dans la conception de l'auteur que défend Jean Bellemin-Noël, et cela dans les deux « temps » que l'on peut distinguer dans son parcours. S'il ne qualifie nulle part dans ses travaux les écrivains de « fous géniaux », on a tout de même l'impression que l'auteur de *Vers l'inconscient du texte*, de *Plaisirs du vampire*, de la série d'*Interlignes* n'a que peu de sympathie pour les créateurs « intelligents », j'entends par là : pour les artistes dont nous sommes obligés d'admettre qu'ils sont pleinement conscients de leur projet, de leur art. Jean Bellemin-Noël les préfère un peu aveuglés, un peu détraqués, travaillés qu'ils sont par certains contenus inconscients dont seul l'analyste pourra les faire accoucher. En somme, et pour le dire un peu brutalement : il semblerait y avoir une part — part infime certes mais part réelle malgré tout — de condescendance dans cette attitude un peu hautaine qui consiste à signifier à l'écrivain, qu'on congédie par le même geste : *je te connais mieux que toi, homme de lettres, je comprends mieux que toi le sens de ton œuvre*²⁸.

Les romantiques, au demeurant, ne sont pas les seuls à avoir rêvé d'artistes « fous mais géniaux » et il existe, dans la littérature, et dans la réflexion qu'on a proposée sur elle, un véritable topos de la « création inconsciente ». Qu'on se rappelle Valéry et le fameux : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête ». Ou Montaigne méditant sur le « suffisant lecteur découvrant ès écrits d'autrui des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues ». Mais on se demande si ce type d'« inconscience » est autre chose qu'une pose. J'avoue que j'ai mes doutes à cet égard. Je crois savoir que ceux qui ont tenu ce genre de propos étaient parfois dans la vraie vie, et quand ils se mettaient au travail, de véritables obsédés de contrôle (Valéry l'était, indiscutablement). Cela n'invite pas précisément à leur faire confiance.

C'est pourquoi je voudrais opposer ici, afin de ne pas rester enfermé dans une impasse, et en guise de suggestion méthodologique, à la figure de l'artiste

²⁸ D'où quelque chose comme un « embarras critique » qu'on observe quand Jean Bellemin-Noël écrit sur Michel Leiris (en s'adressant directement à l'écrivain dans une lettre fictive, ce qui est une manière d'insinuer qu'il a affaire à un partenaire et un double). Leiris connaît la psychanalyse, il est lui aussi en ce domaine « très averti », et son exégète est dès lors confronté à la tâche délicate de « déchiffrer le déchiffrement », ce pourquoi il a besoin, ajoute-t-il, de « ruses de Sioux »... Voir Jean BELLEMIN-NOËL, *Biographies du désir [...]*, op. cit., p. 219.

« inconscient », au « fou génial » ne sachant pas ce qu'il lui arrive, un autre type d'écrivain et qui en est l'exact contraire. Je l'appellerai l'écrivain-ingénieur, l'architecte, l'homme ou la femme ne perdant jamais de vue, quand ils tiennent la plume, où il faut aller et comment y aller. C'est ce type d'écrivain, on s'en souvient, que décrit Edgar Poe — dont l'œuvre, ô ironie, a si souvent été la terre de chasse des psychanalystes — dans son fameux essai sur *Le Corbeau*. Dans « Méthode de composition », Poe soutient en effet que, lors de sa campagne rédactionnelle, rien n'avait été laissé au hasard : « L'ouvrage, écrit-il, a marché, pas à pas, vers sa solution, avec la précision et la rigoureuse logique d'un problème mathématique »²⁹. Poe affirme en d'autres mots qu'en écrivant son texte il était resté maître du jeu du début à la fin et qu'on ne trouvera dès lors aucun contenu « inconscient » dans son poème.

Il y a sans doute là aussi, dans cette autre image de l'écrivain et du créateur que nous propose l'auteur du *Corbeau*, une part de caricature. D'ailleurs, Baudelaire, le traducteur de Poe, avouait qu'il avait pour sa part bien du mal à prendre le poète américain au sérieux³⁰. Ce que Baudelaire a voulu dire, me semble-t-il, c'est que la thèse du contrôle « total » paraît en fin de compte aussi peu crédible que la thèse d'une totale « inconscience ». Les deux dynamiques s'interpénètrent et il n'est pas de cloison étanche entre elles. Il n'empêche que si on cherche à bien comprendre ce qui se passe quand l'écrivain écrit son texte, et aussi — car les deux plans sont liés — ce qui se passe quand le texte arrive chez le lecteur, qui doit le lire, mieux vaut s'enquérir tout d'abord du côté des « poètes-ingénieurs », des « écrivains à programme », des « bâtisseurs ». Les « fous géniaux » constituent une exception à mes yeux et n'incarnent pas la règle. Le poète a besoin d'être « inspiré », cela est vrai, et sans doute ne sait-il pas toujours d'où lui vient son « inspiration ». Mais on peut être à la fois « inspiré » et « lucide », ces deux plans ne sont nullement incompatibles. C'est ce que Julien Gracq cherche à souligner en s'en prenant aux « fabricants de serrure » dans le passage que nous avons rappelé en commençant. On lit d'ailleurs toujours chez Julien Gracq le fragment suivant qui vient à son tour apporter de l'eau à notre moulin vu qu'il s'agit d'un autre éloge de la puissance auctoriale :

²⁹ Edgar Allan POE, « Méthode de composition » (1846), dans *Histoires grotesques et sérieuses*, traduction de Charles BAUDELAIRE, Paris, GF-Flammarion, 1986, p. 228. J'évoque ce texte dans « De l'inexistence de l'art (Genèse des *Fleurs du mal*) », dans *Poétique*, n° 114, 1989.

³⁰ « S'est-il fait, par une vanité étrange et amusante, beaucoup moins inspiré qu'il ne l'était naturellement ? » (ce semble avoir été le cas). Mais Baudelaire ajoute par ailleurs : « Les amateurs du *délire* seront peut-être révoltés par ces cyniques maximes ; mais chacun en peut prendre ce qu'il voudra. Il sera toujours utile de leur montrer quels bénéfices l'art peut tirer de la délibération, et de faire voir aux gens du monde quel labeur exige cet objet de luxe qu'on nomme Poésie » (*ibid.*, p. 220-221).

Le courant de lecture [...] suit les fils à plus grande section, et certains des exégètes modernes du texte rappellent à l'esprit, en réaction, ces plans électrifiés qu'on trouve dans les stations du métropolitain : [...] si on appuie sur le bouton, seul le trajet le plus court entre le départ et le terminus s'illumine. Il y a certes autant de lectures d'un texte que de lecteurs, mais pour chaque lecteur — lorsqu'il ne s'institue pas promoteur artificiel de lectures marginales — *il y a un trajet et en fait il n'y en a qu'un seul*³¹.

Julien Gracq ne dit pas ici, contrairement au premier passage que j'ai cité, qui sont ces « exégètes promoteurs de lectures marginales » à qui il veut faire la leçon. Je crois pourtant savoir de qui il s'agit. L'on s'attaque encore une fois à « nous », c'est-à-dire aux lecteurs « professionnels », aux « fabricants de serrures ». On nous reproche notre orgueil démesuré, et nos airs d'omniscience.

Je conclus.

Dans un ouvrage intitulé *La Parole intermédiaire*, François Flahault, psychosociologue, soutient qu'un acte de communication n'est possible entre deux êtres humains que si apparaît, dans le cadre de cette interaction, une référence à la « complétude ». Qu'est-ce que la « complétude » ? Ce n'est pas une question facile, répond François Flahault, qui est obligé d'admettre que son concept ne désigne sans doute guère autre chose qu'un mirage, une illusion de notre part. Mais voici la chose importante : il s'agit d'un mirage *nécessaire* et en quelque sorte vital. C'est-à-dire que nous croyons à la « complétude » parce que nous en avons besoin, parce que ce type d'hypothèse est inévitable si nous voulons communiquer efficacement. En d'autres mots encore : la « complétude » n'existe pas vraiment car elle est produite « dans le monde des signes ». Il n'empêche que, sans référence à elle, la communication ne peut avoir lieu, et les hommes ne pourraient « se parler »³².

Pourquoi en va-t-il ainsi ? Tout l'argument de François Flahault, qui s'inspire lui aussi de la linguistique pragmatique, consiste à montrer qu'un acte de communication ne consiste pas seulement, comme on le pense trop souvent, en un échange de « contenus ». Quand on communique un contenu à autrui, on indique en même temps la « place » à partir de laquelle on le fait. C'est ce que l'auteur de *La Parole intermédiaire* appelle le « qui je suis pour toi, qui tu es pour moi »³³. Or il importe de souligner que ce jeu de positionnement réciproque n'est possible que grâce à la référence à la « complétude » : elle est le garant

³¹ Julien GRACQ, *En lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 633 (je souligne).

³² Voir François FLAHAULT, *La Parole intermédiaire*, préface de Roland BARTHES, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 98 : « Le paradoxe de la complétude, c'est qu'elle se donne pour une réalité, bien qu'elle soit cependant toujours prise, et même produite, dans le monde des signes ».

³³ *Ibid.*, p. 50.

dont nous avons besoin, la caution, « la chose qui nous dépasse », écrit François Flahault, et qui, parce qu'elle nous « dépasse » et que nous y croyons, donne une crédibilité, une validité à nos propos. Pour le chrétien, Dieu est une figure de la « complétude ». Pour un marxiste, c'est Marx. Et pour un freudien, c'est Freud, naturellement.

Ce que je vais dire maintenant n'est plus dans Flahault, mais ce type d'extrapolation me semble parfaitement légitime dans le contexte donné. Je suis d'avis que la lecture d'un texte, et notamment la lecture d'un texte littéraire, dès lors qu'on la conçoit comme un exercice d'« interprétation », c'est-à-dire dès lors que l'on entre dans le domaine herméneutique, illustre assez bien l'idée de la « complétude » et son rôle dans la communication. Mais il est vrai qu'il faut pour cela accepter de décrire la communication littéraire de manière ternaire, en ayant recours à ce que Jean Bellemin-Noël appelle la « triade auteur-texte-lecteur ». Le lecteur, en effet, est d'abord seul face au texte, « fils sans père » comme le disait Socrate³⁴. Or, vu sa solitude, il lui est difficile de donner un sens à ce qu'il lit, en tout cas : il lui est difficile de savoir si le sens qu'il croit pouvoir attribuer au texte est un sens légitime, et s'il n'est pas purement « idiosyncrasique », autre terme utilisé par Jean Bellemin-Noël³⁵. Les choses deviennent plus faciles si le sujet lisant peut invoquer un garant, une autorité, un « père du texte », c'est-à-dire s'il peut montrer qu'il est en rapport avec la « complétude ». Apparaît alors la référence à l'auteur qui, si on accepte de la prendre en compte, intervient comme garde-fou. Tous les coups ne sont pas permis, toutes les lectures ne sont pas également valables ; seules sont admises, si on adhère à l'herméneutique auctoriale que j'appelle ici de mes vœux, les significations prévues et voulues par l'auteur. Remarquons par ailleurs que dans l'hypothèse concurrente, qui rejette l'autorité de l'auteur, la référence à la « complétude » ne disparaît pas pour autant ; une autre sorte d'autorité vient immédiatement la remplacer ; on l'appellera « marxiste » ou « freudienne » ou autre chose encore, l'essentiel étant alors de dire honnêtement quel est ce tiers garant.

On juge la position que je défends rétrograde, on me reproche d'être un réactionnaire sur le plan théorique³⁶. Je rappelle que François Flahault souligne à

³⁴ Voir PLATON, *Phèdre*, traduction d'Émile CHAMBRY, 257c-276a : « Une fois écrit, le discours roule partout et passe indifféremment dans les mains des connaisseurs et dans celles des profanes [...] S'il se voit méprisé ou injurié injustement, il a toujours besoin du secours de son père ».

³⁵ L'auteur de *La Psychanalyse du texte littéraire* met notamment en garde contre « l'idiosyncrasie débridée du lecteur » (*op. cit.*, p. 75).

³⁶ Ce « on » désigne ceux qui confondraient ma position avec celle de E. D. Hirsch J^r, auteur de *Validity in Interpretation* (London, New Haven, 1976). Mais je ne suis pas un « hirschien » et me sens beaucoup plus proche de l'analyse d'Antoine COMPAGNON dans son cours sur l'auteur, *Qu'est-ce qu'un auteur*, onzième leçon : *L'illusion de l'intention* (www.fabula.org/compagnon/auteur1.php) : « L'intention est le seul critère concevable de l'interprétation, mais elle ne s'identifie pas à la préméditation " claire et lucide " ».

plusieurs reprises dans son livre que la « complétude » au sens où il l'entend n'existe pas et est une construction « dans le monde des signes ». C'est-à-dire que nous faisons comme si la « complétude » existait et ne pouvons aller au-delà. Or la logique du *comme si* est également au cœur de ce que j'appelle ici l'herméneutique auctoriale. Que l'auteur soit « absent » ou « mort », dogme moderniste, ne nous empêche de faire comme s'il était encore là, et *comme s'il était le garant ultime du processus interprétatif*. Un sens doit bien venir de quelque part, et aucun lecteur ne peut prétendre être seul responsable de la signification qu'il donne à une œuvre écrite par autrui. Le travail herméneutique est un sport d'équipe et se pratique sous le signe de la « complétude ».

Que Jean Bellemin-Noël rejette l'idée de la primauté du sens auctorial, va encore. Il n'est pas le seul à le faire et nous sommes dorénavant, entre autres grâce à son enseignement, habitués à ce type de démarche. Mais qu'il ne parvienne à le faire qu'au prix d'une sorte de troc entre deux types d'autorité, entre deux logiques de la « complétude » : l'autorité de l'auteur, l'autorité freudienne, voilà qui me convainc beaucoup moins. N'est-ce pas réintroduire par la fenêtre ce que l'on a chassé par la porte ? Certes, Freud *dixit* : les hommes ont un inconscient et ne sont pas toujours « maîtres en leur propre demeure ». Mais j'ai du mal à admettre, et je suis évidemment tout content de constater que Julien Gracq, Edgar Poe et, dans une certaine mesure, François Flahault, pensent comme moi, que les écrivains, que les très grands écrivains — car je précise un peu tardivement que je distingue ici entre « petits » et « grands » écrivains³⁷ — n'auraient d'autre ambition quand ils écrivent leur œuvre que de « laisser parler l'inconscient ». Un grand texte littéraire n'est pas un oracle de Delphes où toutes sortes de propos, les uns plus mystérieux encore que les autres — mais qui n'ont pas de mystère pour l'analyste —, affleurent comme spontanément à la surface de l'œuvre. Un grand texte est d'abord pour moi le résultat d'un projet conscient.

J'ajoute une dernière, mais vraiment *toute dernière* remarque sur Proust. On se rappelle, chez Proust, le fameux incipit du *Contre Sainte-Beuve* : « Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence »³⁸. Il est tentant de reconnaître là, comme on l'a d'ailleurs effectivement suggéré, une théorie de la « création inconsciente » avant la lettre. Proust serait donc pour la textanalyse un pionnier. L'écrivain ne crée pas avec son cerveau mais avec sa sensibilité, avec son corps,

³⁷ La chose amusante est ici que Jean BELLEMIN-NOËL, dans *Plaisirs du vampire* (op. cit., p. 188), défend lui aussi un distinguo de ce genre — il a recours quant à lui à la distinction barthésienne entre « écrivains » et « écrivants » — mais que, chez lui, l'inconscient du texte est un privilège d'« écrivain » : les « écrivants » ne peuvent être psychanalysés car ils savent parfaitement ce qu'il veulent dire, les « écrivains » ne le savent pas, c'est ce qui les rend si intéressants... Je soutiens la position exactement inverse.

³⁸ Marcel PROUST, *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, édition établie par Pierre CLARAC avec la collaboration d'Yves SANDRE, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1971, p. 221-222.

avec toute la pulsion libidinale qui vit en lui et d'où il tire son énergie : « Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices ». Le critique freudien jubile. Freud est là, avant Freud. *Oui mais...* Car on oublie le plus souvent de citer la suite. Il importe en effet de remarquer que l'anti-intellectualisme proustien demeure malgré tout une attitude intellectuelle et qu'on ne séjourne certes pas ici dans l'asile des « fous géniaux ». L'auteur de *Contre Sainte-Beuve* l'écrit en toutes lettres et cela mérite également d'être cité : « Et cette infériorité de l'intelligence, c'est tout de même à l'intelligence qu'il faut demander de l'établir ». Plus loin : « Car si l'intelligence ne mérite pas la couronne suprême, c'est elle seule qui est capable de la décerner »³⁹. Voilà qui change tout pour nous. Le paradoxe de l'intelligence, c'est qu'il faut être très intelligent pour la combattre. De même, dans une œuvre littéraire, le sens « inconscient », ce que le psychanalyste appelle ainsi, est parfois le produit d'une stratégie consciente. Peut-être l'est-il toujours, c'est ce qui reste à examiner.

³⁹ *Ibid.*, p. 216.